

## Première lecture

*La première lecture n'a pas pour but, EN AUCUN CAS, de repérer des « mots » que l'on ne connaîtrait pas, ce serait vraiment procéder à l'envers du bon sens. Au contraire, elle permet :*

- *De s'imprégner du texte à traduire, du sens général ;*
- *De prendre déjà des points d'appui solides à partir de ce qui ne pose pas de problème, ni de compréhension, ni de traduction.*

*C'est au cours de la deuxième lecture que l'on travaillera sur le détail.*

*Il va sans dire **qu'il serait aberrant de travailler par petits morceaux, de traduire une phrase, puis une autre** – on commence à traduire quand on est prêt, quand on a une vue d'ensemble.*

Les débuts sur l'île du traducteur-corsaire n'avaient été que sagesse et prudence : durant les premières années, il ne s'occupa que d'auteurs défunts. Lesquels avaient bien des qualités, notamment le stoïcisme et la patience. Car la traduction est une opération douloureuse qui s'apparente à la chirurgie (on coupe des phrases, on ampute des sens, on greffe des jeux de mots, on triture, on ligature ; sous prétexte de fidélité, on trahit et meurtrit). Les auteurs défunts ne protestaient jamais. Et, avec des gens installés dans l'éternité, on pouvait prendre tout son temps. Aucun risque de rappels à l'ordre, d'index tapotés nerveusement sur le verre de la montre.

Dans le commerce avec cette population charmante (Henry James, Charles Dickens, Jane Austen), le traducteur avait pris de mauvaises habitudes de confort. Il travaillait quand l'envie le visitait : rarement.

Il faut dire que, contrairement aux craintes du recteur<sup>1</sup>, les heures dans l'île glissaient sans effort ni la moindre trace d'ennui. À tout instant la lumière changeait et les allers-retours de la marée renouvelaient sans cesse l'horizon. On pouvait rester des jours assis à s'émerveiller de ces paysages éphémères. L'ancien citadin parvenu à la cinquantaine goûtait, enfin, la nature.

Quant à sa vie commune avec quarante-sept chats, elle lui donnait à penser. À leur sujet, il échafaudait maintes hypothèses.

[...]

Les chats sont des mots à fourrure. Comme les mots, ils rôdent autour des humains sans jamais se laisser apprivoiser. Il est aussi difficile de faire entrer un chat dans un panier, avant de prendre le train, que d'attraper dans sa mémoire le mot juste et le convaincre de prendre sa place sur la page blanche. Mots et chats appartiennent à la race des insaisissables.

Erik Orsenna, *Deux étés*, 1992

---

<sup>1</sup> En Bretagne, le « recteur » désigne le curé d'une petite paroisse.

## Seconde lecture

Les mots ou expressions surlignés en jaune sont une invitation à étudier de près les structures : fluidité, authenticité.

Les mots ou expressions surlignés en turquoise sont une invitation à trouver rapidement une solution plausible si l'on ne connaît pas le terme exact.

*Il arrive que les deux se recourent...*

Les débuts sur l'île du traducteur-corsaire n'avaient été que sagesse et prudence : durant les premières années, il ne s'occupa que d'auteurs défunts. Lesquels avaient bien des qualités, notamment le stoïcisme et la patience. Car la traduction est une opération douloureuse qui s'apparente à la chirurgie (on coupe des phrases, on ampute des sens, on greffe des jeux de mots, on triture, on ligature ; sous prétexte de fidélité, on trahit et meurtrit). Les auteurs défunts ne protestaient jamais. Et, avec des gens installés dans l'éternité, on pouvait prendre tout son temps. Aucun risque de rappels à l'ordre, d'index tapotés nerveusement sur le verre de la montre.

Dans le commerce avec cette population charmante (Henry James, Charles Dickens, Jane Austen), le traducteur avait pris de mauvaises habitudes de confort. Il travaillait quand l'envie le visitait : rarement.

Il faut dire que, contrairement aux craintes du recteur, les heures dans l'île glissaient sans effort ni la moindre trace d'ennui. À tout instant la lumière changeait et les allers-retours de la marée renouvelaient sans cesse l'horizon. On pouvait rester des jours assis à s'émerveiller de ces paysages éphémères. L'ancien citadin parvenu à la cinquantaine goûtait, enfin, la nature.

Quant à sa vie commune avec quarante-sept chats, elle lui donnait à penser. À leur sujet, il échafaudait maintes hypothèses.

[...]

Les chats sont des mots à fourrure. Comme les mots, ils rôdent autour des humains sans jamais se laisser apprivoiser. Il est aussi difficile de faire entrer un chat dans un panier, avant de prendre le train, que d'attraper dans sa mémoire le mot juste et le convaincre de prendre sa place sur la page blanche. Mots et chats appartiennent à la race des insaisissables.

Erik Orsenna, *Deux étés*, 1992

## Zum Lesen

(Ein Mann und eine Frau, beide Konferenzdolmetscher.)

Mr. Frankel fragte, glaubst du, daß die Menschen einmal eine einzige Sprache haben werden? Wie kommst du nur darauf, was für eine Idee! sie zog die Riemen ihrer Sandalen, die sie ständig verlor, wieder an den Fersen hoch. Soviel war ja im Verschwinden, aber da bleiben noch deine vierzig Sprachen in Indien und vierzig allein in dem kleinen Gabun und die Sprachen müssen also in die Hunderte oder Tausende gehen, jemand wird das schon zusammengezählt haben, ihr zählt doch alles zusammen, sagte sie boshaft, nein, im Ernst, sie könne es sich nicht vorstellen, wußte aber keinen Grund dafür anzugeben, er hingegen konnte es sich durchaus vorstellen, und sie entdeckte, daß er ein heillos Romantiker war, und das gefiel ihr nun wieder besser als ihr erster Eindruck von ihm, daß er ein praktischer und erfolgreicher Mann sein müsse. Für mich wäre es eine große Erleichterung, wenn die Sprachen verschwänden, sagte sie, nur würde ich dann zu nichts mehr taugen. Ein Romantiker, oh was für ein Kind, und wenn es auch nur Food and Agriculture betraf, Hubschrauber, die angeschafft werden mußten zur Heuschreckenbekämpfung, oder Fischereiboote aus Island für Ceylon, und während er sich bückte, um ihr endlich den Riemen enger zu machen, fragte sie, aber bitte, wie sagst du dann: Würstel mit Kren. Oder: Sie gschlenkertes Krokodil? Gibst du es auf, t'arrendi? Er nickte und sah belustigt zu ihr auf, denn er hatte den Kren und das Krokodil vergessen. Und er dachte schon wieder an die Cernia, für die er, nun auf Deutsch, keinen Namen wußte.

Ingeborg Bachmann, „Simultan“ in „Simultan“, Piper 1972

## Proposition de traduction

Die Anfänge auf der Insel waren für den Piraten-Übersetzer nichts als Weisheit und Vorsicht gewesen<sup>2</sup>: in den ersten Jahren beschäftigte er sich ausschließlich mit verstorbenen<sup>3</sup> Autoren.

---

<sup>2</sup> Am Anfang seines Aufenthaltes auf der Insel hatte der Piraten-Übersetzer nur weise und vorsichtig gelebt / Der Aufenthalt des Piraten-übersetzers auf der Insel war anfangs nur Weisheit und Vorsicht gewesen.

<sup>3</sup> *Défunt*, en français, pourrait paraître assez peu approprié ici, mais il y a une intention humoristique de l'auteur, ce qui autorise à employer en allemand *verstorben*. Le mot *défunt*, paradoxalement, donne à ces morts un regain de vie, comme s'ils faisaient partie de la famille, comme si l'on avait assisté à leurs derniers moments. N'allons tout de même pas jusqu'à *entschlafen*...

Welche in der Tat zahlreiche gute Eigenschaften besaßen, insbesondere Gleichmut<sup>4</sup> und Geduld. Übersetzen ist nämlich eine schmerzhaft, mit Chirurgie verwandte Operation (man trennt Sätze, man amputiert semantische Glieder, man transplantiert Wortspiele, es wird gewühlt und zugeschnürt; unter dem Vorwand der Treue wird verraten und zerquetscht). Die verstorbenen Autoren wehrten sich nie. Und mit Leuten, die ihren Wohnsitz in der Ewigkeit haben<sup>5</sup>, kann man sich reichlich Zeit nehmen. Keine Gefahr, zurechtgewiesen zu werden, oder dass nervöse Zeigefinger auf ein Uhrglas klopfen.

Im Verkehr mit diesem charmanten Volk<sup>6</sup> (Henry James, Charles Dickens, Jane Austen) hatte sich der Übersetzer, schlimm genug, Bequemlichkeit angewöhnt. Er arbeitete nur, wenn ihn Lust dazu überkam<sup>7</sup>, also selten.

Eines muss man sagen: anders als es der Pfarrer gefürchtet hatte – die Stunden auf der Insel glitten mühelos dahin, ohne jegliche Spur [von] Langeweile. Jeder Augenblick brachte ein anderes Licht, und das Auf und Ab der Gezeiten erneuerte immer wieder den Horizont. Man konnte tagelang vor diesen vergänglichen Landschaften sitzen bleiben und sie nur bewundern. Der ehemalige nun fünfzigjährige Stadtbewohner<sup>8</sup> genoss endlich die Natur.

Das gemeinsame Leben mit siebenundvierzig Katzen gab ihm so manches zu bedenken. Und was letztere betraf, so stellte er schon die eine oder andere Hypothese auf.

Katzen sind Wörter mit Pelz. So wie Wörter streunen sie um die Menschen herum<sup>9</sup>, ohne sich je zähmen zu lassen. Es ist so schwer, eine Katze in einen Korb zu bekommen, wenn man den Zug nehmen muss, wie im eigenen Gedächtnis das richtige Wort zu fangen und es zu überreden, an seinen Platz auf dem weißen Blatt zu gehen. Wörter und Katzen gehören zur Art der Ungreifbaren.

Erik Orsenna, „Zwei Sommer“, 1992  
(Deutsche Übersetzung: „Inselsummer“)

---

<sup>4</sup> Die Gleichmut. Auch möglich: Stoizismus (der).

<sup>5</sup> ..., die sich in der Ewigkeit niedergelassen / etabliert haben

<sup>6</sup> ... mit dieser charmanten Bevölkerung

<sup>7</sup> Wenn er Lust dazu verspürte

<sup>8</sup> Städter

<sup>9</sup> Streichen sie um die Menschen herum